

LE SOCIALISTE

Organe Central du Parti Socialiste de France (U. S. R.)

ABONNEMENTS :

FRANCE : Trois Mois, 1 fr. 50 ; Six Mois, 3 fr. ; Un An, 6 fr.
ÉTRANGER : Six Mois, 4 fr. ; Un An, 8 fr.

Le Numéro :

DIX CENTIMES

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

AU SIÈGE DU CONSEIL CENTRAL
7, Rue Rodier, 7. — Paris.

Le Congrès de Lille

Conformément aux décisions du Congrès de Reims et de la dernière réunion plénière du Conseil central, le 11^e Congrès national du Parti socialiste de France aura lieu à Lille, les 9, 10 et 11 août 1904, à l'Hôtel des Applications.

Il sera précédé, comme le Congrès de Reims, par une grande réunion publique qui aura lieu le samedi, le 8 août, à 8 h. 1/2 du soir, dans la Salle des Fêtes de la coopérative l'Union, avec le concours de nos élus et de tous les délégués.

L'ordre du jour, fixé en grande partie par le Congrès international d'Amsterdam, qui suit immédiatement, et par le Congrès de Reims, comprend dès à présent les points suivants :

- Rapports du Secrétariat et de la Trésorerie ;
- Rapport du Groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre ;
- Rapports des Fédérations ;
- Le Congrès international d'Amsterdam ;
- Des rapports sur l'organisation politique et l'organisation corporative du prolétariat ;
- De l'enseignement primaire ;
- Renouveau de la Commission exécutive.

Les Fédérations qui désirent voir paraître à l'ordre du jour d'autres questions, peuvent en adresser en avance le secrétariat du Conseil central avant le 15 juillet au plus tard, en tenant compte d'ailleurs de ce que l'ordre du jour, tel qu'il est, est déjà, en réalité, assez chargé.

LA VIE OU LA MORT DE L'ART

Un débat depuis quelque temps, au nom de l'art, fait de redoubtes sur l'Art, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos amis en traduction de l'article suivant, qui s'exprime l'opinion du socialisme révolutionnaire qui fut, en même temps qu'un poète, un grand artiste dans l'Angleterre.

L'ouvrier de nos jours peut être tenté de penser que l'art n'est pas une chose qui le concerne beaucoup. A parler trôment, il n'est pas assez riche pour prendre sa part de l'art (il y en a plutôt peu, pour tout dire) tel qu'il se pratique dans les pays civilisés. Son salaire est précaire, son domicile l'est aussi, et par-dessus le marché il est presque toujours rendu dans les coins les plus malpropres de nos malpropres rues, si bien qu'au risque d'offenser les braves gens qui tentent leurs faibles efforts à gratifier leurs « frères pauvres » de quelques belles œuvres d'art, il faut dire que la maison de l'ouvrier est nécessairement dépourvue d'art ; en vérité, tenter de mettre de la beauté dans de pareilles demeures serait une tâche à laisser au plus patient des artistes de l'Europe. Ce misérable cadeau de miettes tombées de la table des enfants est un don que l'on doit forcément reprendre, car il n'y a pas d'art à son marché, et les ouvriers ne peuvent acheter que ce qui est à bon marché. D'autre part, si l'ouvrier se met en tête d'aller un jour où l'autre dans les musées d'art, pour essayer de comprendre les transports d'enthousiasme qu'excitent chez nous autres artistes les œuvres des âges passés, comment se tirera-t-il de son entreprise éducative ? Qu'est-ce qu'il va trouver ? — La porte fermée à son nez le seul jour de la semaine où il pourrait mettre à exécution sa tentative d'apprendre quelque chose en étudiant ce qui est sa propriété. — disons, par exemple, la National Gallery. Voilà ce qui est capable de faire réellement comprendre à un artiste toute la force de la stupide phraséologie commise par les défenseurs de la religion contre le sens commun et la commune honnêteté (1).

Il faudrait excéder les limites d'un article

de journal pour montrer à quel point l'ouvrier est obligé d'avoir une part quelconque, si petite qu'elle soit, dans l'art, quand il est au travail, mais ceux qui tiennent les services, du moins, savent tout ce qui en est, car eux-là mêmes qui sont occupés à fabriquer les œuvres que, dans le langage argot de ce qui prétend être une civilisation, on appelle des objets d'art, doivent travailler toujours comme des machines ou comme des esclaves de machines. Et les « organisateurs du travail » prennent bien soin que ni la qualité ni la quantité d'art contenus dans ces « objets d'art » ne soit trop grande. C'est d'ailleurs une vérité très bien sentie de nous autres artistes, que ceux qui produisent la richesse de la société civilisée n'ont point de part à l'art. Ils ne sont tellement séparés que beaucoup au la plupart d'entre eux, cela est à craindre, ne se doutent même pas de ce qui leur manque à cet égard. Et cependant, je dois assurer en ce point que l'art est nécessaire à l'homme sous peine de tomber plus bas que les brutes. C'est la domination de la bourgeoisie, de la classe moyenne, qui nous a amenés à ce point dernier que tout ce qui reste d'art (quel qu'en puisse être le mérite) est considéré comme une amusette pour le riche, tandis que pour l'ouvrier, il n'y a point d'art, ni dans son travail ni dans sa demeure ; c'est-à-dire que les ouvriers sont condamnés par le capitalisme à vivre sans le plaisir nécessaire à l'humanité.

Où, la domination de la classe moyenne ! Car les choses étaient très différentes tout le temps du Moyen-Âge, du XII^e à la fin du XVIII^e siècle, alors que la classe moyenne se formait des sorts affaiblis, des paysans et des artisans des corporations (guildes). Durant cette période, au moins, tout objet manufacturé, tout ce qui est susceptible d'ornement, était fait plus ou moins beau ; et la beauté n'y était pas ajoutée comme un article séparé ; tous les artisans, en effet, étaient plus ou moins artistes, et ne pouvaient s'empêcher de mettre de la beauté aux choses qu'ils faisaient. Il est facile de voir que cela n'aurait pu se produire s'ils avaient travaillé pour le bénéfice d'un maître. Ils travaillaient, au contraire, dans de telles conditions qu'ils étaient eux-mêmes les maîtres de leur temps, de leurs outils et de leurs matériaux, et, pour la plus grande partie, leurs produits étaient échangés par le simple procédé du client achetant au producteur. Dans ces circonstances, il était naturel, qu'un homme, étant maître de son travail, préférât se le rendre plus agréable en exerçant à son propos cet amour de la beauté qui est commun à tous les hommes, tant qu'il n'est pas détruit chez eux par cette amère lutte pour la vie qu'on appelle « concurrence pour les salaires », et par l'assujettissement à un maître luttant lui-même en vue du profit contre d'autres concurrents.

Le système de l'homme travaillant pour lui-même à son aise et à son loisir était infiniment meilleur, en ce qui concerne tant l'ouvrier que l'œuvre, que ce système de division du travail que lui a substitué la soif de profit du commercialisme grandissant. Mais, bien entendu, il est impossible de revenir à ce système simple, quand même il n'impliquerait pas — comme il le fait — un retour à tout l'état de société hiérarchique ou féodal. D'autre part, il est aussi nécessaire à l'existence d'un art qu'à d'autres égards au bien-être des hommes, que l'ouvrier ait de nouveau la direction de ses matières premières, de ses outils et de son temps : seulement cette direction ne doit plus être celle de l'ouvrier individuel, comme au Moyen-Âge, mais celle de tout l'ensemble des ouvriers. Quand les travailleurs organiseront le travail au profit des travailleurs, c'est-à-dire, de tout le monde, ils sauront de nouveau ce que c'est que l'art. Si cette révolution sociale ne se faisait pas (mais elle se fera nécessairement), l'art serait assuré de périr, et il n'y en aurait pas plus finalement pour le riche que pour le pauvre.

Il est donc très important pour les ouvriers de noter comment le capitalisme les a privés d'art. Car ce mot signifie réellement le plaisir de la vie, rien de moins. Je les conjure de ne pas considérer comme une chose d'importance légère, mais comme un mal des plus graves, le fait que leur travail est dénué d'allure et leurs heures dénuées de beauté. Et je les assure que ce mal n'est pas un accident, c'est pas un résultat de l'insouciance et des traces de la vie moderne, qu'un homme de la bourgeoisie un peu bien pensant et pourvu d'argent pourrait corriger. Ce n'est pas un mal accidentel, guérissable par des remèdes palliatifs et temporaires ; c'est la résultante de la sujétion du pauvre au riche, et en même temps, c'est le symbole le plus évident de cette sujétion. Une seule chose peut le guérir : l'abolissement de cette lutte de classes qui est heureusement en progrès à l'heure qu'il est, et qui se terminera par l'abolition de toutes les classes.

WILLIAM MORRIS.

LE GOUT DU POUVOIR

Millereud a failli devenir, hier, premier ministre. Peut-être le sera-t-il demain. Premier ministre d'une combinaison quelconque, chargé d'affaires pré-mière de cabinets nationalistes et de cabinets socialistes.

Jaurès en exalte son indignation dans l'Humanité affectant une surprise mêlée d'incrédulité. C'est la passion du pouvoir qui a perdu Millereud, dit-il. De ce pouvoir Millereud a non seulement le goût, mais la superstition. Il lui attribue une vertu magique. Peu lui importe donc les votes et moyens. L'essentiel est de se saisir du portefeuille.

Voilà qui est parfaitement dédaigné. Mais écoutez ne s'aperçoit pas qu'il se condamne et se fatigue lui-même, en affichant une sévérité si grande pour son « héros » de juin 1899, ministre par dévouement, par abnégation républicaine.

En s'associant alors à l'assassin des communistes, Millereud a donné, pour qui voudrait voir, la mesure de sa probité politique. De cet acte, Jaurès l'a approuvé et l'en approuve encore ; Jaurès estimait et continue à estimer sans doute qu'en cette circonstance son ministre ne trahit pas le socialisme. Pourquoi le même Millereud ne serait-il pas en droit maintenant de s'associer à un Doumer ou à un Bos ? Le compagnonnage de ceux-ci n'est-il quelque chose de plus répugnant que le compagnonnage du boucher de nos jours ? Et surtout pourquoi Millereud n'ayant pas trahi, parait-il, le socialisme en 1899, serait-il accusé, en 1904, de trahir la République ?

Nous savons, et Jaurès sait aussi, ce que Millereud lui répondrait, s'il condescendait à lui répondre. « Mes actes me jugeront », écrit-il, il y a cinq ans. « Mes actes me jugeront », répéterait-il aujourd'hui. Et Jaurès, qui s'est lu après la Martinique et Chalon, n'aurait qu'à se taire encore.

Du reste, une fois que l'on est entré dans la voie de la collaboration des classes et de la participation, on peut faire de la politique ouvrière partout, aujourd'hui aux côtés de M. Doumer, demain aux côtés de M. Poincaré ou de M. de Mun, sous Loubet régnant et s'il le faut sous Philippe VIII ou Napoléon V. Millereud est un lauréat.

LOUIS DUBREUILH.

LES MUNICIPALITÉS DU PARTI

Alsace.

Mars-la-Tour. — Maire : Moulon-Blaug ; adjoint : Gombes-Dupré, membres du Parti.

Alsace.

Ronville. — Maire : Bouhenry-Gornet ; adjoints : Crapart, Villemin, tous trois membres du Parti.

Alsace.

Saint-Fons. — Maire : Sornin ; adjoint : Perret, membres du Parti.

Alsace.

La Chapelle-Hupon. — Maire : M. Barthelemy, membre du Parti.

ELECTIONS MUNICIPALES

Causes

Les quatre candidats du Parti ont obtenu, au premier tour de scrutin, une moyenne de 700 voix sur une liste de coalition.

CONTRE LA GUERRE

Les dernières discussions de la Chambre ont montré à nouveau les dispositions de la majorité et aussi le groupe socialiste révolutionnaire à affirmer une fois de plus, contre le tsarisme et contre la bourgeoisie belliqueuse, les idées contenues dans le

MANIFESTE

AUX TRAVAILLEURS FRANÇAIS

indiquant au prolétariat l'attitude à prendre en opposition à toute tentative des gouvernants pour l'entraîner dans le conflit russo-japonais et que le Conseil central a fait imprimer sur feuille volante.

C'est une raison de plus pour que nos camarades continuent à mettre ce Manifeste entre les mains de tous, dans les meetings et réunions, dans les rues, sur les marchés, etc.

Le décès de toutes les Fédérations, sections, groupes ou militants isolés est de répandre partout, en toutes occasions, ces placards, qu'ils peuvent se procurer au prix de : 3 fr. 25 le mille, 2 francs les 500, 0 fr. 50 centimes le 100.

Prix d'envoi franco (port compris)

Les 1.000. — 3 fr. 85 } par colis postal
Les 500. — 2 fr. 60 } en gare.
Les 100. — 0 fr. 80, par la poste.

Le Socialisme A LA CHAMBRE

LA LOI SUR LES ACCIDENTS DU TRAVAIL

L'amendement de Dejeante, étendant le bénéfice de la loi sur les accidents au personnel des mines et ateliers de l'Etat, avait été transformé en article additionnel au projet sur le Revenu en discussion, en cette qualité, il a été ajourné, pour donner lieu à une loi particulière.

Le ministre a pris, à la tribune, l'engagement formel de faire aboutir au plus tôt cette revendication.

On verra.

Entre temps, un autre amendement du Dejeante a été repoussé.

LE BON CONSEIL



— Vous avez tort, mon ami : on fait du très bon socialisme dans ces journaux-là ; je vous les recommande tout particulièrement.

LES NOUVEAUX MILLERANDS

C'est à une énorme majorité qu'a été repoussé, dans la discussion sur la loi militaire, une proposition de Messier, soutenue par Dejeante, et tendant à adjoindre au major militaire chargé de la visite un médecin civil. C'était pourtant la seule garantie contre l'arbitraire d'un chef hiérarchique.

LES MILLERANDS CHARENTAIS

Encore une affaire qui ne fera pas de bien à la classe bourgeoise. Car elle semble contenir un peu de bon pour tout le monde, depuis les nationalistes et monarchistes jusqu'aux radicaux, en passant par les divers centres. Il n'est pas difficile de prévoir qu'un seul Parti est en mesure d'avancer de rester intact de toutes ces souffrances ; c'est le Parti socialiste de France, avec le groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre.

En attendant, la majorité n'a même pas été capable de s'assurer la supériorité numérique dans la commission d'enquête, grâce à l'absence de son nombre de membres, la droite a un avantage de dix membres.

Au nombre des commissaires élus figure notre ami Marcel Soutat.

Les Makaroff du ministérialisme

Il se sont amusés sur le bruit du projet de loi sur les accidents de travail à se faire un jeu de mot comme une bonne compagnie et bourgeoisie groupant à la partie les uns et autres à l'ordre du jour qu'ils s'attachent à servir, sans la moindre crainte. Voilà le véritable état d'esprit.

Il se disputent les portefeuilles, nous allons dire comme des chiffonniers, mais nous ne voulons pas faire tort à cette honorable corporation ouvrière. Car il n'y a pas de soi-même. Mais il est certain que le ministérialisme est le maître des arts. Pour une heure de pouvoir problématique l'un sur le parti, ses amis, son programme. Et, au surplus, l'on attaque et l'on est attaqué pour et dans toute sa vie.

Le plus amusant de la chose est que les ministérialistes se débattaient eux-mêmes en public ; Millereud-Makaroff se fait sauter lui-même, Viviani, un autre-ami de marque de la marine Jaurès, renvoie son ami et frère en ministérialisme, pour ses réclamations de portefeuilles, au Tribunal de Commerce.

Rouanet, le chef du Ministérialisme intégral qui a voulu Jules Guesde du socialisme en lui accordant un respectable « Manifeste » en face d'un « Citoyen » et camarade, donne généreusement à Millereud, en gardant impitoyable d'opportuniste pur, sans allégeance socialiste aucun, parle de « banditisme politique » par rapport à ce même Millereud. Le socialisme du « bandit » est donc de meilleur aloi que celui de Jules Guesde ! De Pressensac crie, comme un vulgaire

LA VIE OU LA MORT DE L'ART

On délirait depuis quelque temps, au nom du socialisme, tant de sottises sur l'Art, que nous avons devoir mettre sous les yeux de nos amis la traduction de l'article suivant, où s'exprime l'opinion du socialiste révolutionnaire qui fut, en même temps qu'un poète, un grand artiste dont se vengeait l'Angleterre.

L'ouvrier de nos jours peut être tenté de penser que l'art n'est pas une chose qui le concerne beaucoup. A parler crûment, il n'est pas assez riche pour prendre sa part de l'art (il y en a plutôt peu, pour tout dire) et qu'il se pratique dans les pays civilisés. Son salaire est précaire, son domicile l'est aussi, et par-dessus le marché il est presque toujours reculé dans les coins les plus malpropres de nos malpropres rues, si bien qu'au risque d'offenser les braves gens qui mettent leurs faibles efforts à gratifier leurs « frères pauvres » de quelques bribes d'art, il faut dire que la maison de l'ouvrier est nécessairement dénuée d'art ; en vérité, tenter de mettre de la beauté dans de pareilles demeures serait une lâche à laisser le plus pauvre des artistes de l'Europe. Ce

misérable cadeau de miettes tombées de la table des enfans est un don que l'on doit forcément reprendre, car il n'y a pas d'art à bon marché, et les ouvriers ne peuvent acheter que ce qui est à bon marché. D'autre part, si l'ouvrier se met en tête d'aller un jour ou l'autre dans les musées d'art, pour essayer de comprendre les transports d'enthousiasme qu'excitent chez nous autres artistes les œuvres des âges passés, comment se tirera-t-il de son entreprise éducative? Qu'est-ce qu'il va trouver? — La porte fermée à son nez le seul jour de la semaine où il pourrait mettre à exécution sa tentative d'apprendre quelque chose en étudiant ce qui est sa propriété, — disons, par exemple, la *National Gallery*. Voilà ce qui est capable de faire réellement comprendre à un artiste toute la force de la stupide plaisanterie commise par les défenseurs de la religion contre le sens commun et la commune honnêteté (1).

Il faudrait excéder les limites d'un article

(1) En Angleterre, les musées sont fermés le dimanche. Mais fussent-ils, comme en France, ouverts, qu'il manquerait encore à la classe ouvrière fatiguée par le travail de la semaine, le désir de les visiter, la possibilité de profiter de leur visite, sans compter les moyens de s'y rendre.

de journal pour montrer à quel point l'ouvrier est éloigné d'avoir une part quelconque, si petite qu'elle soit, dans l'art, quand il est au travail; mais ceux qui aiment les ouvriers, du moins, savent tout ce qui en est; car ceux-là mêmes qui sont occupés à fabriquer les denrées que, dans le langage argot de ce qui prétend être une civilisation, on appelle des « objets d'art », doivent travailler toujours comme des machines ou comme des esclaves de machines. Et les « organisateurs du travail » prennent bien soin que ni la qualité ni la quantité d'art contenue dans ces « objets d'art » ne soit trop grande. C'est d'ailleurs une vérité très bien sentie de nous autres artistes, que ceux qui produisent la richesse de la société civilisée n'ont point de part à l'art. Ils en sont tellement séparés que beaucoup ou la plupart d'entre eux, cela est à craindre, ne se doutent même pas de ce qui leur manque à cet égard. Et cependant, je dois assurer ici et partout que l'art est nécessaire à l'homme sous peine de tomber plus bas que les brutes. C'est la domination de la bourgeoisie, de la classe moyenne, qui nous a amenés à ce point dernier que tout ce qui reste d'art (quel qu'en puisse être le mérite) est considéré comme une amusette pour le riche, tandis que pour l'ouvrier, il n'y a point d'art, ni dans son travail ni dans sa demeure; c'est-à-dire que les ouvriers sont condamnés par

le capitalisme à vivre sans le plaisir nécessaire à l'humanité.

Oui, la domination de la classe moyenne ! Car les choses étaient très différentes tout le temps du Moyen-Age, du XII^e à la fin du XVII^e siècle, alors que la classe moyenne se formait des serfs affranchis, des paysans et des artisans des corporations (guildes). Durant cette période, au moins, tout objet manufacturé, tout ce qui est susceptible d'ornement, était fait plus ou moins beau ; et la beauté n'y était pas ajoutée comme un article séparé ; tous les artisans, en effet, étaient plus ou moins artistes, et ne pouvaient s'empêcher de mettre de la beauté aux choses qu'ils faisaient. Il est facile de voir que cela n'aurait pu se produire s'ils avaient travaillé pour le bénéfice d'un maître. Ils travaillaient, au contraire, dans de telles conditions qu'ils étaient eux-mêmes les maîtres de leur temps, de leurs outils et de leurs matériaux, et, pour la plus grande partie, leurs produits étaient échangés par le simple procédé du client achetant au producteur. Dans ces circonstances, il était naturel, qu'un homme, étant maître de son travail, préférât se le rendre plus agréable en exerçant à son propos cet amour de la beauté qui est commun à tous les hommes, tant qu'il n'est pas détruit

chez eux par cette amère lutte pour la vie qu'on appelle « concurrence pour les salaires », et par l'assujettissement à un maître luttant lui-même en vue du profit contre d'autres concurrents.

Le système de l'homme travaillant pour lui-même à son aise et à son loisir était infiniment meilleur, en ce qui concerne tant l'ouvrier que l'œuvre, que ce système de division du travail que lui a substitué la soif de profit du commercialisme grandissant. Mais, bien entendu, il est impossible de revenir à ce système simple, quand même il n'impliquerait pas — comme il le fait — un retour à tout l'état de société hiérarchique ou féodal. D'autre part, il est aussi nécessaire à l'existence d'un art qu'à d'autres égards au bien-être des hommes, que l'ouvrier ait de nouveau la direction de ses matières premières, de ses outils et de son temps : seulement cette direction ne doit plus être celle de l'ouvrier individuel, comme au Moyen-Age, mais celle de tout l'ensemble des ouvriers. Quand les travailleurs organiseront le travail au profit des travailleurs, c'est-à-dire, de tout le monde, ils sauront de nouveau ce que c'est que l'art. Si cette révolution sociale ne se faisait pas (mais elle se fera nécessairement), l'art serait assuré de périr, et il n'y en aurait pas plus finalement pour le riche que pour le pauvre.

Il est donc très important pour les ouvriers de noter comment le capitalisme les a privés d'art. Car ce mot signifie réellement le plaisir de la vie, rien de moins. Je les conjure de ne pas considérer comme une chose d'importance légère, mais comme un mal des plus graves, le fait que leur travail est dénué d'attrait et leurs foyers dénués de beauté. Et je les assure que ce mal n'est pas un accident, n'est pas un résultat de l'insouciance et des tracasseries de la vie moderne, qu'un homme de la bourgeoisie un peu bien pensant et pourvu d'argent pourrait corriger. Ce n'est pas un mal accidentel, guérissable par des remèdes palliatifs et temporaires ; c'est la résultante de la sujétion du pauvre au riche, et en même temps, c'est le symbole le plus évident de cette sujétion. Une seule chose peut le guérir : l'aboutissement de cette lutte de classe qui est heureusement en progrès à l'heure qu'il est, et qui se terminera par l'abolition de toutes les classes.

WILLIAM MORRIS.
